



**KHOSRAW
MANI**

**LA MORT
ET SON
FRÈRE**

roman traduit du persan
(Afghanistan)
par Sabrina Nouri

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

UNE PETITE VIE, Intervalles, 2018.

“Horizons persans”
série dirigée par Sorour Kasmaï

Titre original :
Marg wa baradarash
Éditeur original :
nebesht.press, Malte
© Khosraw Mani, 2017
Tous droits réservés

Illustration de couverture : © GraphicaArtis / Bridgeman Images

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13500-3

KHOSRAW MANI

La Mort et son frère

roman traduit du persan (Afghanistan)
par Sabrina Nouri

ACTES SUD

*Mourir, dormir ! dormir ! qui sait ?
Rêver peut-être !... ah ! tout est là !...*

WILLIAM SHAKESPEARE,
Hamlet.

*Quel prodige que la Mort !... la Mort
et son frère le Sommeil.*

PERCY BYSSHE SHELLEY,
La Reine Mab.

Paris est une fête. L'écrivain est las de cette fête ; il n'arrive plus à écrire. Il est rentré à minuit d'une soirée grotesque et n'a pas fermé l'œil de la nuit. Six heures interminables. Par deux fois il s'est couché et relevé. À plusieurs reprises, il s'est assis à sa table de travail sans parvenir à écrire le moindre mot. Il est maintenant six heures du matin et il revient vers son lit. Dehors, on entend le bruit du métro et des voitures qui passent, la rumeur des piétons ; l'écrivain est exaspéré car il a l'habitude de la solitude, du silence. Il se lève pour fermer les volets. Puis repart s'allonger.

Dans quelques instants, il sombrera dans un profond sommeil.

Une heure plus tard, dans un lieu loin d'ici où Paris n'est guère plus qu'une chimère, dans l'étrange ville de Kaboul, un matin humide d'une journée d'hiver, un jeune homme décharné sort de chez lui et se dirige vers un café de l'autre côté de la ville, au pont Rouge, pour y retrouver sa maîtresse, quand soudain une roquette s'abat sur une maison – la maison qu'il vient juste de quitter. Elle emporte pour toujours son père, sa mère, son frère et sa sœur. Pour toujours. Un incident tragique

mais cependant banal, tellement banal qu'il n'en sera même pas question en route, ni dans le taxi ni au-dehors, et le jeune homme n'en saura donc rien pendant les deux heures qui suivront le drame, jusqu'à un coup de fil. Une voix brisée répète le mot sinistre : la mort.

Aujourd'hui il conduit un taxi, mais il n'a pas toujours fait ça. Et avant, que faisait-il ? Il vendait des cercueils. C'était quand ? "Il y a très longtemps", dit le chauffeur de taxi en caressant sa barbe grisonnante, et il dit ces mots comme s'il parlait non pas d'une personne au passé mais d'une chose, d'une chose et de sa temporalité, d'une chose semblable à son taxi qui vient de franchir le pont qui n'est pas juste un pont – une masse inerte de pierres et de métal – mais aussi un être vivant ou plutôt son odeur, sa voix, la trace de ses pas, ses souvenirs, ses blessures et ses ignominies. Cela, le chauffeur de taxi, ou plutôt le vendeur de cercueils, le sait mieux et s'en souvient mieux que quiconque. En franchissant le pont, il repense tout haut à un événement passé que la vue du pont fait ressurgir en lui. Que dit-il ? Il se souvient du temps où il vendait des cercueils, du temps où les cercueils avaient encore de la valeur, car la vie humaine en avait encore, et il se souvient du premier cercueil qu'il avait vendu, du premier cercueil qu'il avait porté sur l'échine, du premier mort qui n'était autre que son père, un homme d'une génération où l'on mourait encore de mort naturelle ; d'ailleurs son père était parti de sa

belle mort, simplement et doucement, sans regret, comme une feuille qu'un souffle léger dépose sur le ruisseau et qui s'en va au fil de l'eau. Puis un jour, se souvient-il, quand ce souffle léger s'était changé en violentes bourrasques, la mort était devenue invraisemblable, une vérité impensable. Et il n'arrive toujours pas à y croire, même maintenant face à ce perpétuel tremblement de terre. Chaque fois qu'il passe sur le pont, comme en ce moment au volant de sa vieille Volga, il a cette sensation dans ses mains qui tremblent sur le volant, dans le rétroviseur où se mire le visage tremblant du passager.

— Moi non plus, je n'arrive pas à y croire, dit le passager.

— Un vendeur de cercueils, ça ne ment pas, dit le chauffeur.

Le passager hoche la tête.

Le chauffeur jette un coup d'œil sur le pont.

Le passager se tait.

Le chauffeur dit qu'il y a à peine deux heures, il a encore entendu parler de la mort.

Le passager regarde au-dehors.

— À midi.

Le passager ne veut pas en savoir davantage.

Le chauffeur raconte que ce midi, alors qu'il passait par ce même pont, un jeune homme décharné s'est précipité sur son taxi et s'est jeté à l'intérieur en criant : "Vite." Un mot simple et banal. Et pourtant si pesant. Un mot dont lui seul pouvait ressentir le poids, lui qui, comme ce jeune homme, avait déjà vécu cela.

Maintenant, le passager écoute.

Le chauffeur roule, les épaules lourdes du poids des mots. Il remonte une rue, tourne dans une autre

rue. Le jeune homme pleure, d'abord tout doucement, puis bruyamment. Le chauffeur, mal à l'aise, se sent obligé de lui demander pourquoi. Dans un sanglot, le jeune homme dit qu'ils sont tous morts, et il le dit d'une telle manière que le chauffeur de taxi a l'impression d'entendre pour la première fois ce mot pourtant si courant.

Le passager a les yeux rivés sur le reflet du chauffeur dans le rétroviseur.

Le chauffeur ne dit rien.

— Que s'est-il passé ? demande le passager.

— Rien, c'est toujours pareil, répond le chauffeur.

— De quoi sont-ils morts ? demande le passager.

— Comme tous les autres, répond le chauffeur.

— Comment ça ?

— Il était assis à ta place, dit le chauffeur.

Mal à l'aise, le passager se déplace légèrement.

Le chauffeur continue :

— Pendant tout le trajet il a pleuré à fendre l'âme.

Le passager attend la suite.

— Imagine-toi : lui dans cet état, et la voiture bloquée dans un embouteillage, près du parc Zarnegar, poursuit le chauffeur.

Un sourire effleure les lèvres du passager mais s'efface aussitôt. Le chauffeur klaxonne et se faufile entre deux autres taxis.

— La mort est le lot de tous, commente le passager.

Le chauffeur ne dit rien.

À l'adolescence, on l'avait appelé Khosh Khabar, la bonne nouvelle, un sobriquet qui lui correspondait parfaitement. Il était de taille moyenne, avec des yeux quelconques et des cheveux noirs. Ce qui était insolite, c'était sa voix, une voix tellement envoûtante que s'il vous arrivait de l'entendre au bout du fil, d'une pièce voisine ou du haut d'un toit-terrasse, vous n'auriez de cesse d'en découvrir l'origine. Il avait alors tout au plus quatorze ans. Un soir qu'il passait dans une rue plongée dans la pénombre, il fut pris, selon ses dires, d'une soudaine envie de chanter. C'était la peur du noir, si l'on en croit l'homme qui se trouvait alors derrière un vieil arbre. Que chantait-il ? Il ne s'en souvient pas, mais au dire de l'homme, un mendiant qui était allongé derrière ce vieil arbre, et de deux autres mendiants assoupis non loin de là, cette voix ne pouvait provenir d'une gorge humaine, on aurait dit la voix ensorceleuse d'une créature céleste. Cette comparaison faisait rire le jeune Khosh Khabar qui savait bien qu'il n'en était rien.

Car c'est bel et bien lui qui chante, lui, le jeune homme de quatorze ans qui passe en ce moment même dans une rue plongée dans la semi-obscurité et s'approche du vieil arbre. L'homme, le mendiant

allongé derrière l'arbre, lève la tête en premier et tend l'oreille, les deux autres mendiants toujours assoupis non loin de là. Entend-il bien ? Assurément. Il bondit sur ses pieds et va secouer les deux autres qui ouvrent des yeux effarés. C'est alors qu'il se souvient qu'ils ne peuvent entendre, car l'un est né sourd et l'autre l'est devenu. Les deux hommes sont assis et regardent autour d'eux, ahuris, ce qui déconcerte le premier. La voix est toute proche et le mendiant est stupéfait de constater qu'elle appartient à un jeune homme qui passe près de l'arbre, et stupéfait de l'effet qu'elle a eu chez les deux autres : ils ont visiblement retrouvé l'ouïe, le premier homme le comprend au moment où ils lui demandent s'il entend lui aussi la voix étrange. Un miracle absolu survenu dans la semi-obscurité d'une nuit bien réelle. Laisant les trois mendiants sous le choc de l'apparent miracle, le jeune homme continue sa route, jusqu'à un autre soir, un autre jour, jusqu'à d'autres soirs et d'autres jours, jusqu'à ce jour.

À présent, tout le monde l'appelle Khosh Khabar et ce n'est pas seulement à cause du miracle de ce soir lointain ; il y a aussi une autre raison, un autre incident ; un incident plus naturel, en rapport avec le feu et la survie, quelque chose de cet ordre-là : il arriva qu'un jour, un feu mineur se déclara dans un appartement de l'étrange ville de Kaboul, et qu'en raison de l'arrivée tardive des pompiers, le feu prit de l'ampleur et se propagea vers les logements voisins. Les résidents du premier logement et ceux des suivants s'étaient précipités dans la rue et contemplaient maintenant le feu de loin.

Les pompiers n'étaient pas encore arrivés. Soudain une femme parmi la foule poussa un cri dont

la cause était l'absence de quelqu'un, quelqu'un qui habitait un des appartements : son époux, endormi dans la pièce voisine au moment de l'incendie et qu'elle avait tout bonnement oublié dans sa fuite. Le mari se trouvait dans l'appartement et la femme criait dans la rue. Les pompiers étaient toujours en route et, jusqu'à leur arrivée, la femme allait crier. À présent, un attroupement de gens hagards se formait et une femme hurlait. C'est à ce moment précis qu'il entre en scène, lui qu'on appelle la bonne nouvelle. Il a maintenant vingt et un ans, habite de l'autre côté de la rue, à une centaine de mètres de l'incendie. Et il s'introduit dans la scène sans rencontrer de résistance, car qui oserait faire obstacle à celui dont la parole annonce toujours l'espoir, l'espoir que tout le monde aime, les désespérés comme les optimistes.

Qu'est-ce qu'il fait ? Il se mêle à la foule et s'exclame : "Regardez ! Il est là-bas !"

Et bien que ce soit un mensonge, cette voix joyeuse suffit à elle seule à captiver tout le monde. Alors la femme scrute les flammes et tous les yeux font de même. Il pointe son index vers un corridor.

Un autre homme dit :

— Je le vois.

Un autre encore :

— Où ?

Et la femme :

— C'est lui !

C'est vraiment lui. Et même Khosh Khabar a du mal à y croire. Jusqu'au moment où il voit de ses propres yeux l'homme encore endormi, alors il sourit et s'éloigne de la foule, vers un autre soir, un autre jour, d'autres soirs et d'autres jours, vers ce jour.